

Positivisme ou scientisme ? Les enjeux politiques d'un point de vocabulaire

Frédéric Dupin¹

Institut universitaire de formation des maîtres, Université de Paris IV – Sorbonne

Positivisme et scientisme sont communément devenus des termes interchangeables. Pourtant, la pensée d'Auguste Comte, prise dans sa totalité, constitue davantage un révélateur des contradictions contemporaines inscrites au cœur de nos pratiques scientifiques, que leur apologie ou leur préfiguration naïve. Relativisation politique et morale de la science au nom même de la science, le positivisme comtien est porteur d'une réflexion sur les limites de l'objectivité scientifique comme de celles propres à l'indépendance du savant ; il dessine ainsi une conception politique du savoir dominé par la figure médiatrice de l'éducateur.

MOTS CLÉS : POSITIVISME ; SCIENTISME ; AUGUSTE COMTE ; SOCIOLOGIE ; ÉDUCATION

We usually take for granted that "positivism" and "scientism" are plain synonymous. Auguste Comte's thought, taken as a whole, can nevertheless much more be seen as an elucidation of the inner contradictions of our own scientific behaviour than as a naive anticipation of today "Big science". Thus Comtian positivism develops a political and moral limitation of science authority, in the very name of science itself, and draw a political scheme where the modern production of science and knowledge is to be contained by the ambition and necessity of common education.

KEY WORDS : POSITIVISM ; SCIENTISM ; AUGUSTE COMTE; SOCIOLOGY; EDUCATION

¹ frederic.dupin@paris.iufm.fr

Par une ironie propre à l'histoire des idées, la langue courante tend souvent à confondre scientisme et positivisme, et ce pour rendre compte d'un ensemble confus et disparate de modes d'administration de la preuve, d'effets d'autorité ou de constructions sociales. Si l'ombre du, ou des scientisme(s), semble alors planer derrière des réalités aussi diverses que l'essor des rhétoriques de l'expertise dans le champ politique, ou une sensible bureaucratisation de la science sous la catégorie ambivalente de la « recherche », il pourrait s'avérer utile d'attacher un moment quelque prix au sens des mots, et de revenir sur l'histoire du terme de « positivisme », si souvent pris comme synonyme de « scientisme », jusqu'à lui être parfois interchangeable. La spécificité, souvent occultée, du positivisme historique pourrait en effet constituer ici une clé fertile pour l'intelligence de ces évolutions complexes en invitant à leur restituer un envers.

Il faut toutefois s'entendre sur cette ambiguïté même, quitte à anticiper sur nos conclusions. Nous serons en effet conduit à regarder les scientismes comme une pluralisation indéfinie, une fragmentation du positivisme originel, en ce qu'il constituerait seul une politique réellement complète, conséquente, et unifiée de la science : le pluriel ici serait donc de l'ordre du symptôme ; c'est faute de se hisser au positivisme qu'il faudrait alors parler de scientismes. Mais simultanément nous pourrions également constater un régime commun à cette diversité dans le comportement et les logiques propres des scientismes en tant que force sociale ou politique. Leur unité idéologique, c'est-à-dire résultée du rapport de forces qui les détermine, reposerait en effet dans l'impossibilité où les acteurs de la production scientifique se trouvent placés d'assumer leurs discours, leurs pratiques, comme leur appartenant en propre. Ici l'unité du concept de scientisme tient à ce qu'il fonctionne sur le mode de l'interpellation et du déni². Pluralité d'une réalité se fragmentant continuellement, unité d'une étiquette invalidante, tels nous apparaîtraient les scientismes au terme du parcours.

Le positivisme, une politique de la science

Lorsque Auguste Comte (1798-1857) tout à la fois fonde la sociologie positive et forge le terme de « positivisme » afin de désigner, dans son célèbre discours³, la synthèse politique qui en résulte, rien n'est plus éloigné de son esprit qu'une sacralisation ou une autonomisation des pratiques scientifiques elles-mêmes.

2 En somme, le « scientifique », c'est toujours l'autre ; nul ne saurait se revendiquer du scientisme, et ce refus même est principe d'unification. Car la diversité des réalités répond alors à sa dissimulation idéologique sous la forme de l'unité de façade de la dénonciation (ce qui explique au passage que la dispersion des pratiques scientifiques se développe allègrement dans un milieu qui peut sans peine, et sans effet, dénoncer la « rationalisation » du monde). Sur l'idéologie comme interpellation : Althusser, 1976.

3 Le Discours sur l'ensemble du positivisme paraît durant l'été 1848 et sera republié en 1851 comme « discours préliminaire » au Système de politique positive (quatre tomes de 1851 à 1854).

Esprit positif et esprit d'ensemble

D'une part, Comte oppose en effet à l'hégémonie courante du modèle physique en science (centralité de la notion d'hypothèse, de la sanction expérimentale, nécessité de la spécialisation et de la mathématisation, *etc.*) un pluralisme méthodologique ordonné à partir de l'idée d'encyclopédie⁴. La science n'est pas pour lui une activité spéciale, qu'on aurait, par impossible, séparée et abstraite des autres aspects de la vie sociale, dont elle constituerait une « rationalisation », mais une certaine attitude de l'homme à l'égard de lui-même comme de son milieu. Il n'est, à proprement parler, point de science positive sans esprit positif⁵. L'horizon du positivisme apparaît en effet d'emblée comme celui d'une synthèse subjective, c'est-à-dire d'une formation des subjectivités pensantes par la culture de l'esprit d'ensemble, et non d'une participation impersonnelle et désincarnée à une pratique objectiviste, analytiquement décomposée et comme hypostasiée dans des processus méthodologiques ou des institutions de « production » du savoir. Il y a ici, on le verra, un premier point de clivage essentiel avec les différentes postures scientistes qui toutes, semblent allier essentiellement la dispersion analytique et l'esprit de spécialité à un certain culte de « l'objectivité ». À la fois gage d'autorité et résultat du processus de neutralisation de la conscience délibérante et judiciaire, la caractérisation d'un « objet » de la science entendraient ainsi simultanément appuyer et manifester l'autorité logique et institutionnelle des méthodes scientifiques⁶.

D'autre part, le positivisme apparaît inséparable, chez Comte, d'une politique de la science, lui imposant un certain nombre de conditions sociologiques et institutionnelles radicales. Pensons par exemple au contrôle républicain des recherches scientifiques, c'est-à-dire à la constitution de l'opinion publique en régulateur des savoirs spécialisés et de l'économie universitaire. Pensons également à la « suppression des budgets théoriques » qui suppose aussi bien la séparation des

4 « À l'essor épuisé de la spécialité, il faut enfin substituer la culture encyclopédique, seule au niveau des besoins actuels de l'Occident bouleversé ». *Discours prononcé aux funérailles de Blainville, publié dans le Système de politique positive (désormais SPP), Paris, 1929, tome I : 745. Voir également sur ce point Muglioni, Jacques, 1995.*

5 *La préface au Traité d'astronomie populaire que Comte publie en 1844, afin de résumer quinze années d'enseignement populaire, s'intitule d'ailleurs significativement Discours sur l'esprit positif.*

6 *Historiquement, le passage d'une épistémologie encore dominée par la référence à la conscience qui juge, à une pensée de la science comme dialectique impersonnelle, la science se concevant elle-même comme un processus sui generis, autonome et inhumain (ou humain seulement accidentellement), se situe sans doute autour du moment Bachelardien. Voir Leterre, Thierry, 1991 ; et Worms, Frédéric, 2009.*

églises et de l'État qu'un arrachement de la science à toute tutelle étatique⁷. Pensons encore à la suppression des droits d'auteur, qui transforment l'expression de la vérité en commerce intéressé⁸. Le positivisme comtien, en donnant à la science pour avenir principal l'instruction, et non la recherche, entend enfin assurer à la réflexion positive une indépendance politique seule capable de prévenir toute instrumentalisation, toute adultération politique ou sociale, de l'esprit scientifique. L'idée de « politique de la science » doit donc être entendue chez Comte à la fois comme une exigence interne à la logique scientifique elle-même, nous le verrons, et comme une démarche politique et sociale volontariste, impliquant certaines césures fortes, comme l'invention d'une position inédite du problème de l'éducation.

Science et instruction

Car ce qui est en jeu ici, dans l'idée de régulation encyclopédique et morale de la production du savoir, c'est bien en somme l'idée même d'instruction publique, et de son possible antagonisme avec une recherche dérégulée, ouverte à tous les vents industriels, politiques, ou simplement personnels. L'enjeu est de taille, tant il est vrai que Comte anticipe bien des problématiques contemporaines : quelles lumières peuvent en effet prétendre être véritablement communes à un peuple libre, si l'on place la vérité comme structurellement en dépôt au cœur d'un monde académique clos sur lui-même et sans assise théorique et morale propre ?

Au regard de telles questions, l'unité et l'originalité de la pensée comtienne tiennent alors essentiellement à ce que la réflexion sur les incidences politiques et morales de la production du savoir (effets d'autorité, système technicien, surproduction, pollution *etc.*) n'apparaît jamais chez lui comme une nécessité accidentelle, seconde, et comme imposée de l'extérieur à la pensée scientifique par des circonstances étrangères, ainsi que les débats sur la science contemporaine paraissent le suggérer⁹. Elle y figure dès l'origine comme une exigence intérieure,

7 Comte rejette ici le modèle napoléonien d'unification étatique du monde universitaire, en revendiquant la « renonciation du pouvoir temporel à tout monopole didactique » (Discours sur l'ensemble du positivisme [désormais DEP], SPP, I : 122). « Jusque là l'État doit renoncer à tout système complet d'éducation général, sauf de sages encouragements aux branches les plus exposées à être négligées dans les entreprises privées, surtout l'instruction primaire » (Ibid.). L'éducation doit donc être désormais réservée, sous peine d'usurpation administrative, « aux libres tentatives des associations particulières » (id. : 123).

8 « Il importe que les prêtres de l'humanité s'abstiennent de tous les profits personnels que pourraient procurer leurs travaux. Chaque service théorique doit toujours être public et gratuit » (SPP, IV : 258).

9 L'éthique de la science est désormais invariablement une éthique de « l'après-coup ». Le postulat d'une initiative propre et souveraine chez le scientifique engendre en effet une détermination paradoxale du risque social induit par les recherches scientifiques : l'évaluation de la dangerosité incombe à ceux-là mêmes qui en seraient les artisans. Cette circularité, bien connue (l'expert peut seul diagnostiquer les faillites de l'expertise) s'exprime dans le paradoxe d'un « principe de précaution » qui, appliqué rigoureusement, reviendrait en effet à invalider toute recherche au nom de la recherche elle-même. On pourra se reporter au classique de Jacques Ellul (1977), *Le Système technicien*.

résultant de la fondation de la sociologie comme science finale et architectonique¹⁰. En dernière analyse, les sciences elles-mêmes étant des faits humains, la sociologie est en effet constamment présupposée, chez Comte, comme principe d'achèvement, d'intelligibilité et de perfectionnement de toutes les sciences inférieures, au sein desquelles la raison humaine ne saurait trouver aucun principe de synthèse ou même seulement d'organisation¹¹. La politique comtienne de la science résulte donc de l'approfondissement de l'épistémologie positive elle-même, et non d'une quelconque « déviation » mièvre ou sentimentale ; elle n'oppose pas un moralisme vague à la froide réalité des faits, mais travaille de l'intérieur les prétentions à « l'objectivité » des méthodes scientifiques elles-mêmes, pour y découvrir une somme de conditions morales et sociales indispensables à l'achèvement de l'idée même de science.

La morale et la politique ne seraient donc découvertes par Comte au cœur de la science que parce que toute conception, positive ou non, les présuppose toujours à titre de mobiles efficaces et de destinations réelles. Le scientisme exprimerait bien alors, dans sa pluralité caractéristique, l'oubli radical du terreau humain propre à la véritable rationalité scientifique, en une hallucination des réalités et des fins de l'activité théorique. La crise proprement moderne de l'idée de « culture scientifique »¹² serait alors à rapprocher de l'impuissance théorique des régimes inaccomplis de scientificité à se constituer en véritable culture, comme de l'incapacité pratique à instituer un mode d'instruction homogène et commun dans un monde de spécialisations et de « taylorisation » de l'intelligence¹³. L'antagonisme entre le positivisme comtien et ses masques ou dérivés scientistes permettrait ainsi de mettre à jour l'incomplétude radicale des différentes postures de rationalité, sur lesquels achoppent, malgré tout, nos institutions politiques et sociales.

Dialectiques scientistes : l'objet et l'indépendance

Afin de mettre davantage en lumière ce contraste, et cette hypothèse, nous détaillerons ici deux conditions, deux modalités suivant lesquelles s'expriment plus énergiquement ces contradictions : la question de l'objectivité, et celle de l'indépendance des pratiques scientifiques.

10 « La science sociale n'est pas seulement la plus importante de toutes [les sciences] ; mais elle fournit surtout l'unique lien, à la fois logique et scientifique, que comporte désormais l'ensemble de nos contemporanées réelles » (*DEP, SPP, I : 2*).

11 La dernière œuvre de Comte, la Synthèse subjective (1856), se présente ainsi comme l'achèvement et la synthèse des sciences mathématiques, vouées autrement à une dispersion et à une dilution analytique de leurs principaux résultats sous la vaine poursuite des recherches académiques.

12 Entre autres synthèses sur la question, voir : Gauchet et al., 2008.

13 Comme le souligne avec justesse Juliette Grange, Comte n'a eu de cesse de « faire de la modernité une tradition » (Grange, 2000 : 268). C'est-à-dire constituer la science en culture unifiée et transmissible afin de former la civilisation de l'avenir.

Fait et valeur : la question de l'objet

L'objectivisme constituerait donc, si l'on veut, une première ligne de partage, entre positivisme et « scientisme » ; un premier problème nodal permettant de préciser l'antagonisme que nous venons de dessiner. Il faut sans doute d'abord entendre par là une césure historique, qui divisa les disciples de Comte eux-mêmes, avant et après sa mort, en positivistes « intégraux » d'un côté, acceptant le *Système de Politique positive* (1851-1854), et en positivistes « scientifiques » ou « incomplets » de l'autre, s'en tenant au seul *Cours de Philosophie positive* (1830-1842) et rejetant le « tournant religieux » qui marqua la seconde carrière d'Auguste Comte¹⁴.

Mais au-delà de cette question d'histoire de la philosophie¹⁵, la notion d'objectivité comporte en soi une obscurité tout à fait décisive pour le problème qui nous occupe. Elle fonctionne en effet simultanément comme un idéal méthodologique régulateur, et comme un fondement légitimant. D'une part, il faudrait en effet sans cesse « tendre » vers l'objectivité, refouler les prétentions coupables et toujours renaissantes du sujet à parler malgré sa partialité substantielle, faisant de la démarche scientifique une oblation perpétuelle. D'autre part, l'objectivité des « résultats » ou des « faits » opère comme un argument d'autorité irréfutable permettant de tirer la parole du sujet « réaliste » au-dessus de toute discussion ou constitution. Le travail scientifique regarde ainsi successivement l'objet comme le but d'un effort d'effacement du sujet, et comme la base de son assomption aux cimes de la « parole d'expert ». Cette oscillation caractérise les multiples scientismes, et s'exprimera ainsi autant dans la parole du physicien que de l'économiste, lesquelles reconnaîtront à la fois que toute « donnée » est sujette à interprétation, mais qu'« on ne saurait aller contre les faits ».

Sous ce rapport, Comte entend sortir de l'ambiguïté et s'attachera à construire une notion stable et spécifique de « l'objectivité » à partir de l'unité sociologique du savoir. En effet, si la théologie regarde les choses comme formant un « monde », ou la métaphysique comme une somme de « substances », l'esprit positif, en abandonnant la recherche des causes pour la détermination des lois,

14 La biographie que Littré consacre à son maître est ainsi un douloureux et paradoxal aveu en dissonance. Littré sauve en effet sa fidélité à Comte en peignant un maître d'abord infidèle à lui-même : ayant fondé la « méthode objective », « il a [finalement] échangé la méthode objective pour la méthode subjective » (Littré, 2007 (1863), « Préface » : p. IV). Transaction accidentelle, et pour tout dire relevant d'après Littré de ce qu'il faudrait appeler un accident affectif, et ayant engendré un pur et simple « retour à l'état théologique » (*ibid.* : 570-579) qui disqualifie, selon lui, la dernière moitié de l'œuvre comtienne.

15 La thèse principale de doctorat de Pierre Arnaud (1973) a du reste jeté sur ce point une lumière singulière en restituant la dynamique de synthèse et de subjectivisation progressive du parcours comtien : le scientisme, comme la politique du siècle, constitua bien l'envers et le point de reflux constant de l'effort positiviste pour surmonter la crise intellectuelle, politique et morale propre au monde post-révolutionnaire.

s'interdit toute conception unilatérale de la nature. La science n'est, en effet, ni la manifestation discursive de l'être, ni sa représentation conventionnelle : la pensée scientifique constitue le travail par lequel l'homme se proportionne au monde en déterminant l'ensemble des relations constantes qui structurent son activité propre¹⁶. La positivité scientifique témoigne ainsi moins, pour Comte, d'une épuration des aspirations à découvrir le secret ou l'essence de la nature, que son abandon pur et simple. La science ne vient pas remplacer la cosmologie théologique par des méthodes plus rigoureuses, elle marque une rupture avec les fins proprement ontologiques qui furent jusqu'alors données à l'esprit humain. L'esprit positif n'a plus à sonder les mystères de l'absolu, mais à régler et à saisir l'ensemble de sa condition¹⁷ en une unité enfin relative¹⁸.

En cas général, l'esprit positif consiste donc à substituer à l'unilatéralité des discours ontologiques un dualisme réglé¹⁹ : la science n'est point la détermination d'une essence, mais la caractérisation d'un compromis stable, entre point de vue et données empiriques, entre observateur et observation. C'est pourquoi la pensée scientifique ne peut s'épanouir, suivant Comte, qu'en assumant sa relativité complète, et le caractère radicalement subjectif de toute synthèse ou coordination de ses conceptions propres. Il n'y a, au fond, de science que pour et par l'humanité : la pomme du savoir doit être en définitive arrachée de l'arbre divin, car elle n'est que l'effort terrestre de l'homme pour se comprendre lui-même²⁰.

16 « C'est dans les lois des phénomènes que consiste réellement la science, à laquelle les faits proprement dits, quelque exacts et nombreux qu'ils puissent être, ne fournissent jamais que d'indispensables matériaux ». (Comte, Discours sur l'esprit positif, 1989 [1844] : 26).

17 C'est pourquoi Comte a parfaitement conscience de ceci que l'irruption et la maturation dans l'histoire d'un mode de pensée positif constitue une révolution intellectuelle sans précédent : il en va de tout autre chose que de la simple adjonction de nouvelles techniques et représentations. « On doit donc regarder la révolution commencée au quatorzième siècle dans tout l'Occident comme consistant principalement à renouveler l'entendement humain, par l'irrévocable substitution du relatif à l'absolu. C'est ainsi qu'elle devient incomparable, tant en difficulté qu'en importance » (SPP, III : 504-504).

18 « Nulle observation ne peut, ni ne doit, être purement objective. En tant que phénomène humain, cette première opération mentale est en même temps subjective, dans un cas quelconque à un degré proportionnel à sa complication. L'observation astronomique manifeste clairement cette nécessité générale. Toutes nos spéculations, même géométriques, s'y rapportent à des phénomènes qui ne sauraient être immédiatement explorés. On n'y peut proprement voir que des directions, simultanées ou successives, d'après lesquelles l'esprit doit construire la forme et le mouvement que l'œil n'a pas pu embrasser » (SPP, I : 500).

19 C'est du reste pourquoi Kant est constamment présenté par Comte comme le plus grand des métaphysiciens modernes : son œuvre a consisté à établir la dualité indépassable des conceptions humaines, préparant ainsi le positivisme. « La seule pensée de telles relations supposent toujours, comme Kant l'a dignement senti, un objet qui les subit et un sujet qui les constate » (SPP, I : 439).

20 « Le système définitif de nos connaissances positives consiste à lier convenablement la notion de l'Humanité au dualisme préalable du monde et de la vie » (SPP, I : 444).

Cette thèse acquiert spécialement une signification particulière s'agissant des sciences sociales. Car si l'astronomie positive, dont les phénomènes demeurent très généraux, n'a de sens que sous la présupposition d'une limitation et d'une synthèse subjective de ses conceptions, comment alors expliquer qu'en sociologie on prétende établir des faits indiscutables et des lois radicalement « objectives », comme par exemple les « lois » du marché ou celles des « faits » sociaux ? L'extrême degré de composition et de modifiabilité des phénomènes sociaux devrait pourtant incliner à une relativisation accrue des thèses et principes d'étude : pourtant, c'est le domaine où s'expriment peut-être avec le plus de violence les prétentions scientistes à établir des lois absolues ou à dissocier « les faits » des « valeurs »²¹. Il y a là un paradoxe, qui fait sans doute du parcours comtien le révélateur des apories propres à la genèse des sciences sociales²². La société humaine existe en effet par excellence comme lien subjectif, mémoire, patience, transmission : l'agitation des hommes, leurs travaux mêmes, sont incompréhensibles sans que soit posé un lien instituant à un passé et un avenir, qui n'existent que comme « valeurs » et « sens ». Le « fait » le plus irréductible du travail humain²³, à savoir que nous pouvons produire plus que nous ne consommons, n'a lui-même de sens qu'en ce qu'il exprime et caractérise la vertu morale du partage. L'histoire « économique » serait donc incompréhensible ramenée à une pure dialectique « matérialiste » : elle n'a de sens et même de positivité que comme passage des vertus guerrières des économies militaires (où l'on pourvoit en prenant) aux vertus pacifiques des économies industrielles (où l'on pourvoit en faisant.) L'histoire est donc une scène morale, et sa culture, la préparation nécessaire à l'intelligence positive de notre vie éthique.

Le culte des « faits » témoigne ainsi sans doute du caractère ambivalent et rétrograde des pratiques scientifiques courantes : il y trahit en effet une incompréhension radicale de la nature de la pensée positive, comme de son histoire et de ses buts spécifiques.

Intérêt et influence : la question de l'indépendance

Un second point de clivage apparaît si l'on s'intéresse aux conséquences sociales et politiques portées par les deux modèles en présence. À la revendication d'objectivité et à ses contradictions propres, s'ajoute le problème de « l'indépendance » ou de la « neutralité » de la science. Nous avons en effet déjà souligné le paradoxe d'une attitude invoquant son caractère désintéressé pour prétendre à l'influence, ou même simplement justifier d'une rémunération.

La pensée positiviste déploie ainsi une réflexion constante sur le statut des savants dans les sociétés modernes, la question de la science ne pouvant jamais être séparée

21 Voir, sur ce point, le classique de Léo Strauss (1953), *Natural Right and History*.

22 Voir sur ce point Pierre Arnaud, *op.cit.*, Chapitres I et II.

23 « Chaque homme peut produire au-delà de ce qu'il consomme » (*SPP*, II : 150).

de ceux qui la portent, l'incarnent et la pensent²⁴. Sous ce rapport, et sans revenir sur la conclusion qu'incarne, à elle seule, l'idée de Religion de l'Humanité (une nouvelle séparation entre pouvoir temporel et pouvoir spirituel), Auguste Comte se distingue radicalement de sa postérité scientiste. Nous ne nous en tiendrons ici qu'à deux idées. En premier lieu, Comte nie le caractère désintéressé de la connaissance en inscrivant la faculté théorique dans une économie cérébrale dominée par l'affectivité. L'homme n'est point né pour penser, mais pour agir²⁵ ; il n'est pas mû par des concepts, mais par des sentiments et des émotions. Le désir de vérité ne serait jamais assez fort pour justifier les ascèses de la réflexion, si l'intelligence n'apparaissait comme le seul médiateur efficace entre l'impulsion affective et sa réalisation pratique. Il faut ici écarter simultanément la réduction de la pensée à une puissance serve des intérêts égoïstes, comme son élévation au rang de force autonome et souveraine, privilège des âmes théorétiques²⁶. Le positivisme entend ainsi concilier les aspirations à la rationalité qui caractérisent l'action lucide, et les mobiles personnels ou sociaux qui étayent sans cesse l'exercice concret de l'intelligence, en un système de modération réciproque²⁷. Parce que la pensée n'est pas une fonction autonome, mais une activité oscillant entre orgueil, vanité et bienveillance, il importe de rétablir l'activité théorique dans l'ensemble du système affectif et social qui la domine.

Cette conception de la relativité morale de la théorie entend en un sens abolir l'orgueilleuse et hypocrite fiction du chercheur dévoué tout entier à la vérité, qui dissimule trop souvent les mesquineries académiques habituelles, comme porter en pleine lumière la question des finalités de l'activité théorique. Car que veut le savant, et que devrait-il vouloir en tant que savant ? La politique positive transpose sa théorie cérébrale en constituant la classe théorique, un sacerdoce extrêmement réduit en nombre, comme médiateur du corps social²⁸ : la famille prolétaire incarnant le moteur affectif, par la centralité religieuse de la femme, il revient au patriciat (les chefs industriels) de mettre en œuvre une politique conforme aux désirs du peuple. L'ambivalence nécessaire de l'élément temporel, un prolétariat et un patriciat, fait naître à titre de conditions de modération réciproque la nécessité d'une éducation homogène aux différentes classes sociales, et d'une intervention indépendante lors des inévitables conflits d'intérêts. L'intelligence se voit donc assignée par Comte la place intermédiaire, entre celle du gouvernement technocratique de « l'expert », et celle du retrait ascétique et contemplatif du « chercheur », qui est réservé à l'éducateur.

24 *On lira sur ce point, l'opuscule de jeunesse republié en 1854, et au titre explicite : les Considérations sur la science et les savants (1826). Sur ce point, voir également : Bourdeau, 2006 (dernière partie).*

25 « Ni l'homme, ni l'espèce, ne sont destinés à consumer leur vie dans une activité stérilement raisonneuse, en dissertant continuellement sur la conduite qu'ils doivent tenir, c'est à l'action qu'est appelée essentiellement la totalité du genre humain ». (Considérations sur le pouvoir spirituel, in *Appendice du Système de politique positive, SPP, IV : 203*).

26 « L'esprit doit toujours être le ministre du cœur et jamais son esclave » (*DEP, SPP, I : 20*).

27 « Si le cœur doit toujours poser les questions, c'est toujours à l'esprit qu'il convient de les résoudre » (*Ibid. : 18*).

28 *Sur l'organisation positive de la société, voir : SPP, IV, chapitre 4.*

De là cette conclusion que les fins de la pensée sont, pour Comte, essentiellement sociales : l'avenir de la science est dans l'instruction davantage que dans la recherche ; la fonction sociale de l'intellectuel est d'instruire et de modérer. D'autre part, ces finalités explicites traduisent une conception de l'indépendance qui inscrit le positivisme dans une vision républicaine et pluraliste de la liberté d'enseignement²⁹, comme d'un refus de l'étatisation de l'intelligence. L'université doit être séparée de l'État, non moins que les églises ; il en va de la liberté d'enseigner comme de la dignité propre de la science : car une école de caserne ne saurait ni instruire, ni modérer les passions politiques. L'indistinction voue, en l'espèce, à toutes les duplicités, toutes les hypocrisies.

Le positivisme comtien achoppe donc sur une idée unifiée de la science comme double médiatrice : des tensions entre objectivité et subjectivité d'une part, qu'elle a vocation à équilibrer par la synthèse encyclopédique ; des aspirations rivales à l'indépendance et au concours des classes théoriques d'autre part, qu'elle dépasse dans un retrait actif : celui du pédagogue.

La science contemporaine, entre unité et dispersion

Aussi, si par bien des aspects le scientisme se présente souvent comme une forme d'absolutisation de la science (absolutisation de ses méthodes quant à l'administration des preuves, absolutisation de son autorité de conseil ou de sa « valeur »...), c'est-à-dire de sa portée explicative aussi bien que normative, le positivisme pourrait-il nous apparaître comme une tentative singulière de relativisation politique et morale du mode scientifique de compréhension de l'homme et de son milieu.

Accomplir le progrès des sciences serait en effet pour Comte, en dernière analyse, parvenir à en surmonter³⁰ la double tentation analytique et dispersive, objectiviste et autoritaire. Le positivisme comtien constituerait en cela précisément l'unité (et donc l'envers) de ce que les différents régimes actuels de scientificité, et c'est là leur unité propre, semblent toujours présupposer comme disjoints : la science et la politique, la théorie et la pratique, sans solution de synthèse ni d'équilibre. Or le paradoxe réside ici en ceci que, professant une séparation constante entre ces champs et ces attitudes, la démarche scientifique contemporaine se trouve largement conduite, faute de courage ou de conséquence, à ne produire que des figures de l'indistinction pure et simple.

29 « En fournissant au sacerdoce les moyens de développer l'instruction universelle, les cités doivent s'abstenir d'entraver les tentatives, individuelles ou collectives, qui voudraient instituer envers les écoles publiques, une légitime concurrence » (SPP, IV : 259).

30 « Déjà spontanément désillusionné, quant aux savants, il faut aussi que vous soyez aussi systématiquement émancipé de la science comme de la métaphysique et de la théologie » (« Lettre à Audiffrent du 29 janvier 1857 », Correspondance Générale : 394).

En somme, l'ambiguïté demeure. Car si la recherche scientifique est un bien commun désintéressé, pourquoi ses résultats ne subsistent-ils plus guère qu'en des formes privatisées : impossibilité de vulgariser un savoir dominé et approprié par quelques spécialistes, transcription des méthodes en résultats instrumentalisés, effets d'autorité et inscription des recherches dans les différents réseaux d'influences sociales, économiques ou politiques, par définition conflictuels, etc. ? Si elle n'est, à l'inverse, qu'une extension de la rationalité technique, sans dimension axiologique, sans autre épaisseur que sa « neutralité », comment se fait-il que le masque de la science demeure le plus communément porté par toutes les idéologies, politiques ou religieuses, comme instance de validation ?

Les scientismes développent ainsi de manière symptomatique une attitude de déni qui conduit à invoquer sans cesse des généralités inconsistantes (l'histoire, l'efficacité, la croissance, l'humanisme...) comme les garants d'une pratique et d'un discours dont l'autorité devrait pourtant précisément pouvoir s'attester par eux-mêmes. Il y a là une tension, que nous soulignons dès le début, entre la réalité des pratiques et leur visibilité sociale : d'une part, les pratiques scientifiques ne peuvent se comprendre comme des antinomies, à abandonner au profit d'une politique conséquente de la science, sans s'abolir (et d'abord institutionnellement !) ; d'autre part, elles ne peuvent se dire que dans une unité inconsistante (« la science », « le progrès »), ou plus efficacement dans la dénonciation agressive de ses autres (l'obscurantisme, mais aussi le « scientisme » dont serait toujours justiciable la spécialité voisine³¹). D'où des basculements constants entre la morgue de l'expertise, et l'humilité du « travailleur de la science » ; entre l'aspiration prométhéenne et technocratique à gouverner l'avenir, et l'innocente profession de foi du théoricien tombé dans son puits.

Il y a là une somme de contradictions fondamentales que le positivisme comtien, en se donnant pour mission simultanément de « généraliser la science réelle ; [et de] systématiser l'art social »³² – c'est-à-dire d'assumer réellement, et non plus de manière idéologique³³, une césure entre théorie et pratique³⁴ – permettrait alors de ressaisir comme

31 On pensera ici à la lutte qui oppose, en sciences humaines, classiquement les économistes et les sociologues. Là encore, nous sommes toujours le « scientifique » de l'autre ! De même, l'agressivité des dénonciations contre le « créationnisme » nous semble symptomatique de l'incapacité des discours scientifiques à se constituer en ordre méthodique et indépendant. Ici aussi, et selon le mot de Saint-Just à Robespierre, « brûler tout n'est pas répondre ».

32 DEP, SPP, I : 3.

33 L'idéologie allemande de Marx caractérisait déjà l'idéologie comme une inversion optique, une camera obscura, où l'acteur social en vient à revendiquer rigoureusement l'inverse de ce qu'il incarne afin d'obéir aux logiques sociales sur lesquelles repose sa domination concrète.

34 En poussant à une clarification théorique radicale qui imposerait aux savants comme aux théologiens un même régime de franchise politique et sociale. Or c'est bien à cette clarification du sens et de la portée des thèses métaphysiques, déistes ou académiques, que l'organisation scientifique se refuse sans cesse en affirmant neutralité et socialité, désintéret et utilité, etc. Comte, sur la fin de sa vie, crut voir dans le catholicisme, et notamment dans celui des jésuites, un allié de nature à contraindre les forces sociales à expliciter réellement leurs positions. « Les positivistes presseront tous ceux qui croient en Dieu de se faire catholiques au nom de la raison et de la morale, tandis que les catholiques pousseront au même titre, quoiqu'on n'y croit pas à se faire positiviste » (« Lettre à Profumo du 24 juillet 1856 », Correspondance générale, tome VIII : 287-288).

un même mouvement de dispersion, d'impuissance et d'inachèvement. S'il y a autant de scientismes que de champs et de spécialités disciplinaires, que de cabinets d'expertise et de prospective, c'est bien parce que chacun récuse essentiellement l'existence d'un point de vue synthétique qui les jugerait, comme d'un régime de séparation permettant d'assigner des responsabilités effectives aux actes de chacun.

Rationalités inaccomplies et obscures à elles-mêmes, prisonnières de la fascination méthodologique pour l'analyse et l'empirie comme des tentations rivales de l'ascèse théorique, et du pouvoir de l'expertise : les scientismes seraient dès lors destinés à entretenir un inévitable et douloureux rapport de soumission à l'égard du pur jeu politique, dont elles désirent tout à la fois s'abstraire, dans une hypostase du « savoir désintéressé » curieusement coupé de tout moteur affectif, et simultanément se rendre maître, par une prétention à dire le vrai et le juste dont se moque bien, au fond, la politique réelle, et dont elle fait alors immanquablement des dupes³⁵.

Vivant de séparation, les scientismes ne feraient qu'exprimer un certain inaccomplissement théorique et politique de l'émergence de la rationalité positive – en un mot, une stagnation. Ils seraient en cela semblables à la société dont ils reflètent les contradictions, voués à la division intérieure : voulant tout à la fois régner et comprendre, et ne parvenant dès lors à accomplir ni l'un ni l'autre, les logiques scientistes à l'œuvre dans nos différents champs académiques, achopperaient sur un déni de la nécessité à consentir aux exigences réelles de la science positive ; déni qui les constitue alors inévitablement en jouet des passions personnelles (orgueil, vanité, partialité politique) et, en définitive, en source d'aveuglement collectif³⁶. L'emprise du scientisme (entendu désormais comme idéologie dans laquelle des pratiques aveugles se donnent polémiquement une unité d'apparence) sur la science, c'est-à-dire l'intelligence lucide et relative de notre condition, dans son contenu comme dans ses institutions, ne ferait ainsi que traduire l'impossibilité contemporaine où nous sommes placés de seulement instruire et éclairer, c'est-à-dire de constituer l'intelligence en terme médian des discours et des pratiques collectives.

35 « Le commandement réel exige, par-dessus tout, de la force, et la raison n'a que de la lumière » (DEP, SPP, I : 16). On trouverait peut-être dans la méditation de cet aphorisme l'explication de la relégation nécessaire des « intellectuels » au sein du jeu politique. La puissance des mots et des argumentations ne saurait masquer ceci que le « pouvoir » échappe en réalité toujours aux « penseurs », condamnés à l'oscillation dérisoire entre l'enflure lyrique et l'autocritique penaude sous l'œil narquois des politiques de profession, éternels « dominés parmi les dominants », suivant le mot de Bourdieu.

36 « L'esprit n'est pas destiné à régner, mais à servir ; quand il croit dominer, il rentre au service de la personnalité, au lieu de seconder la sociabilité, sans qu'il puisse nullement se dispenser d'assister une passion quelconque » (DEP, SPP, I : 16). Sur la critique, constante dans l'œuvre de Comte, des prétentions de l'esprit à régner absolument, on pourra lire le début de la 54^e leçon du Cours de philosophie positive et la discussion du modèle de « l'intelligence au pouvoir » qu'est la figure platonicienne du philosophe-roi.

RÉFÉRENCES

Althusser, Louis, 1976. « Idéologie et appareils idéologiques d'état », Positions, Paris : Éditions sociales.

Arnaud, Pierre, 1973. Le nouveau Dieu, introduction à la politique positive, Paris : Vrin, 581 p.

Bourdeau, Michel, 2006. Les trois États, science, théologie et métaphysique chez Auguste Comte, Paris : Le Cerf, 177 p.

Comte, Auguste, 6 volumes de 1830 à 1842. Cours de Philosophie positive, Paris : Hermann (2 tomes).

Comte, Auguste, 1844 [1989]. Traité d'Astronomie populaire, précédé du Discours sur l'Esprit positif. Paris : Fayard coll. « Corpus ».

Comte, Auguste, 4 volumes de 1851 à 1854 [1919-1929]. Système de politique positive, Paris, Société positiviste (4 tomes).

Comte, Auguste, 1852 [2009]. Catéchisme positiviste, Paris : les éditions du Sandre.

Comte, Auguste, 1855 [2009], Appel aux Conservateurs, Paris : les éditions du Sandre.

Comte, Auguste, 1856 [2000], Synthèse subjective, Paris : Fayard, coll. « Corpus ».

Comte, Auguste, 1816-1857 [1973-1990]. Correspondance générale, Paris : Mouton-Vrin-EHESS (8 volumes).

Ellul, Jacques, 1977. Le Système technicien, Paris : Calmann-Lévy. 378 p.

Gauchet, Marcel, Blais, Marie-Claude, Ottavi, Dominique, 2008. Conditions de l'Éducation, Paris : Seuil, 265 p.

Grange, Juliette, 2000. Auguste Comte, La politique et la Science, Paris : Odile Jacob, 317 p.

Leterre, Thierry, 1991. « La fin d'une période : de Lachelier à Cavaillès, et de Boutroux à Bachelard ». Disponible en ligne : <http://thierryleterre.free.fr>

Litré, Émile, 1863 [2007], Auguste Comte et la Philosophie positive, Paris : l'Harmattan, 687 p.

Muglioni, Jacques, 1995. Auguste Comte, Paris : Kimé, 216 p.

Strauss, Léo, 1953. Natural Right and History, Chicago : UCP.

Worms, Frédéric, 2009. La Philosophie en France au XX^e siècle, Paris : Gallimard, 643 p.